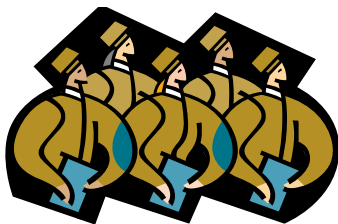


A. Doriac et G. Dujarric

# *Discours modèles*

POUR TOUTES  
LES CIRCONSTANCES  
DE LA VIE PRIVÉE  
ET PUBLIQUE

*Extraits*



Club Samizdat

## *Dans la même collection*

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. «*Fèque Niouws*», *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. *Moi, Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé* (extraits), 2023.
23. Yak Rivais, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
26. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

A. Doriac et G. Dujarric

# *Discours modèles*

POUR TOUTES  
LES CIRCONSTANCES  
DE LA VIE PRIVÉE  
ET PUBLIQUE

*Extraits*

**Club Samizdat**



## SOMMAIRE

Allocution d'un ouvrier délégué par ses camarades pour demander une augmentation de salaires au chef d'industrie .....	11
Pour vanter à des ouvriers la nécessité et les avantages de l'épargne.....	13
Discours d'un Instituteur quittant une commune, lors du banquet d'adieu.....	20
Pour l'inauguration d'une école professionnelle de jeunes filles .....	26
Discours pour l'inauguration d'une ligne de tramway électrique (dans une petite ville).....	29

Discours d'un Conseiller municipal pour l'inauguration d'une fontaine publique .....	36
Allocution pour l'ouverture d'un congrès .....	38
Discours d'un Instituteur (ou d'un Maire) pour le couronnement d'une rosière...	42
Discours adressé au gagnant d'un prix automobile .....	45
À une fête donnée au profit de l'œuvre « Les Enfants à la Montagne » .....	48
À une réunion pour l'amélioration du sort de la femme .....	51
À un banquet d'entrepreneurs .....	54
Discours en faveur des suffragettes .....	57
Pour le retour d'un explorateur .....	64
À une aviatrice dans la localité où elle a atterri .....	66
Discours du Président d'une Société de Libres-Penseurs aux obsèques de l'un des membres .....	68

À une réunion pédagogique pour la propagation d'une langue universelle .....	70
Toast à un ami qui vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur .....	74
Toast d'un ouvrier à son patron pour le jour de sa fête.....	76
Réponse d'un patron au toast porté par un employé de sa maison ....	78
Toast d'un vieux soldat à un banquet de jeunes conscrits partant pour le régiment .....	79
Inauguration d'un monument en l'honneur des soldats morts pour la Patrie .....	81





J'ai acquis récemment un recueil de discours modèles. Cet ouvrage, paru initialement en 1914, a été maintes fois réédité, jusqu'en 1990. L'édition en ma possession date de 1928<sup>1</sup>.

À une époque où les communicants n'envahissaient pas les antichambres des palais – présidentiels ou communaux –, ces recueils proposaient des canevas sur lesquels les orateurs (plus souvent que les oratrices) pouvaient broder leurs hommages, toasts et autres allocutions. Le ton ampoulé peut nous sembler ridicule, et les préoccupations de l'époque éloignées de la nôtre. Il n'en reste pas moins que ces modèles offrent, en creux, une image saisissante de la France d'il

---

1 A. Doriac et G. Dujarric, *Toasts, allocutions et discours modèles pour toutes les circonstances de la vie privée et publique*, nouvelle édition, Albin Michel, 1928.

y a cent ans, à la fois nourrie d'un patriotisme revanchard et travaillée par des questions sociales qui émergeront plus tard : l'égalité hommes-femmes, le bien-être de la classe ouvrière...

J'ai choisi quelques discours représentatifs de l'ensemble. Pour votre prochain départ à la retraite ou la remise d'une médaille, n'hésitez pas à vous en inspirer... Succès garanti!

L'ÉDITEUR

ALLOCUTION D'UN OUVRIER DÉLÉGUÉ  
PAR SES CAMARADES POUR DEMANDER  
UNE AUGMENTATION DE SALAIRES  
AU CHEF D'INDUSTRIE

*Monsieur,*

J'ai été choisi par les camarades pour vous faire part de leurs besoins et de leurs justes demandes.

Presque tous, nous sommes depuis longtemps attachés à (*votre maison, ou usine*) et nous aimons à croire que vous nous rendrez cette justice, que nous avons toujours fait tout ce qui dépendait de nous pour vous donner satisfaction. Nous reconnaissons d'ailleurs que vous êtes un excellent patron (*ou directeur*) et que vous vous êtes toujours efforcé de nous rendre notre tâche moins pénible.

Aussi, Monsieur, ne sommes-nous pas animés d'un mauvais esprit en nous adressant à vous. Si nous formulons quelques réclamations, c'est que les nécessités de la vie nous y obligent. Nous connaissons vos bons sentiments à l'égard de votre personnel, ainsi que votre justice. C'est pourquoi, en vous priant de considérer l'augmentation toujours plus forte des loyers et des denrées nécessaires à notre existence, nous vous demandons une augmentation correspondante de nos salaires.

Nous n'ignorons pas que vous aussi, les chefs d'industries, les directeurs de grandes affaires, avez vos difficultés; nous n'ignorons pas que pour vous aussi les frais augmentent; que vous êtes traqués par la concurrence. Mais nous sommes trop raisonnables pour vous demander l'impossible. Bien mieux, nous nous en remettons à votre équité quant à l'augmentation que nous sollicitons, bien persuadés que vous nous saurez gré de notre attitude amiable et du dévouement que nous n'avons jamais cessé d'avoir pour vos intérêts.

Nous attendons donc, Monsieur, avec confiance le résultat de vos réflexions au sujet de notre requête.

\*

POUR VANTER À DES OUVRIERS  
LA NÉCESSITÉ ET LES AVANTAGES  
DE L'ÉPARGNE

*Messieurs,  
Mes chers amis,*

Tout vice qui disparaît fait nécessairement place à une vertu. Quand les travailleurs désertent le chemin du cabaret, ils fréquenteront celui de la Caisse d'épargne. Pour hâter ce moment, je veux parler des avantages que l'économie procure à tant de points de vue.

La Caisse d'épargne est un précieux agent de moralisation. J'ai toujours vu les familles d'ouvriers, soit aux champs, soit à la ville, qui possèdent des livrets d'épargne être sobres, rangées, unies. Par contre, dans les

familles que je voyais vivre désunies, dans le désordre et la malpropreté matériels, je pouvais être certain que l'on ignorait le chemin de la Caisse d'épargne.

On ne saurait trop répéter que les petits ruisseaux font les grandes rivières; et que, si l'économie est utile au riche, elle est indispensable au travailleur qui attend son pain et celui de sa famille d'un salaire journalier. On ne doit pas épargner seulement pour se constituer un avoir, une réserve, si modestes soient-ils: on doit épargner même pour conserver ce que l'on possède.

Les petites épargnes amènent l'aisance. Tandis que vous êtes jeunes et bien portants songez donc à vous préparer cette aisance pour vos vieux ans; songez encore à vos enfants, à l'imprévu, aux maladies, aux chômages.

Combien d'entre vous, pourtant, vivent sans prévoyance! Certes, vous ne pouvez pas tous épargner, je le sais, hélas, et je compatis aux difficultés de la vie de certains d'entre vous! Mais, pour la plupart, et vous, surtout, travailleurs des villes, vous pourriez

mettre de côté chaque semaine quelques sous, chaque mois quelques francs. À la longue se constituerait ainsi un petit capital que vous seriez bien aises de trouver plus tard. Et que de chapitres de votre budget dans lesquels vous pourriez rayer des dépenses inutiles. Le marchand de vins, le tabac, parfois « la partie » au café, la coquetterie de votre femme ou la vôtre propre, vous prennent en quelques années plus qu'il ne vous faudrait pour passer tranquillement votre vieillesse.

Et d'abord, mes amis, sont-elles utiles, ou seulement intéressantes, ces longues stations devant le comptoir du bar ou de la buvette, au cours desquelles se succèdent les verres de boissons empoisonnées? Quel plaisir pouvez-vous trouver à entendre de grossiers propos se croiser dans l'air empuanti par la fumée du tabac et les émanations de l'alcool? Ne seriez-vous pas mieux dans votre intérieur, auprès de votre compagne et de vos enfants?

Il est peu d'entre vous, surtout dans les villes, où les occasions de boire sont fré-

quentes, qui ne laissent chez le mastroquet près d'un franc par jour en moyenne, sans compter ce qu'il dépense pour le tabac. Voyez donc quelle somme finirait par représenter, au bout de quelques années, l'économie quotidienne de ce franc!

La coquetterie, comme je vous le disais tout à l'heure, est une autre source de dépenses inutiles.

Vos femmes veulent ressembler à des dames et, grâce à la complicité des grands magasins, elles peuvent être aussi élégantes que si elles possédaient des rentes.

Elles n'y parviennent cependant qu'en achetant des parures coûteuses, trop coûteuses en tout cas pour les modestes ressources du mari. Ce qui se dépense ainsi, naturellement, ne peut plus être dépensé pour des objets utiles. C'est ainsi que beaucoup de ménages vivent dans une gêne étroite et manquent souvent du nécessaire, mais ont toujours le superflu.

Cette gêne serait évitée si vos femmes se contentaient d'ajustements qui soient simples, tout en étant suffisants pour faire



valoir leur grâce ou leur beauté quand elles en ont. La simplicité et l'économie n'excluent nullement le bon goût. Que de fois j'ai vu dans nos campagnes de jeunes paysannes vêtues de toilettes convenables, qu'elles avaient constituées elles-mêmes de menus chiffons, et qui leur dureraient plusieurs années!

Vous-mêmes, mes amis, êtes-vous suffisamment ménagers de vos «affaires»? N'arrive-t-il pas, trop souvent, que, plutôt que de porter une veste, un pantalon, qui seraient pourtant fort mettables pour le travail s'ils étaient dûment raccommodés, vous les remplacez par des neufs, et faites ainsi une dépense qui eût pu être retardée, partant très amortie? L'art de faire durer proprement le vêtement est la caractéristique des gens économes et rangés.

Avouez, chers amis, qu'au fond vous me donnez raison; mais voilà, vous êtes entraînés par l'amour-propre, disons le mot, vous êtes des victimes de la vanité, et vous êtes surtout dominés par la pensée de «faire comme les autres».

Eh bien, j'aime à croire qu'il n'en sera pas toujours ainsi: que vous écouterez les conseils désintéressés d'un homme qui ne souhaite que votre prospérité.

Si vous voulez devenir riches, tout au moins aisés, n'apprenez pas seulement comment on gagne; sachez aussi comment on doit dépenser. Ne vous privez pas du nécessaire, mais supprimez résolument tout superflu.

La véritable économie consiste à abaisser de façon intelligente ses dépenses, au-dessous du maximum toléré par son bénéfice ou son gain.

Eh bien, mes amis, je suppose que mes conseils, mes avis ont porté leurs fruits. Vous avez révisé vos dépenses. Vous possédez quelques économies. Qu'en ferez-vous? Les garderez-vous sous votre toit, au fond d'un bas de laine, entre vos matelas, en un mot, en des cachettes plus au moins bizarres et surtout plus ou moins sûres? Mais, là, elles resteraient improductives, et pourraient d'ailleurs vous être volées. D'autre part, il n'est pas bon de conserver à portée de la

main de l'argent dont on peut être tenté de faire un usage inutile. Non, ces quelques francs que vous avez amassés, et dont la présence entre vos mains représente une victoire sur vos petites passions, cet argent, vous le porterez à la Caisse d'épargne.

La Caisse d'épargne gardera, mieux certes que vous ne le feriez vous-même, votre petit capital : elle le fera fructifier et le tiendra toujours à votre disposition. Vous trouverez là, pour votre modeste avoir, une cachette à nulle autre pareille, puisque la Caisse d'épargne est placée sous la garantie immédiate de l'État.

Vous verrez alors quel repos d'esprit donne le sentiment d'une certaine sécurité matérielle : vous verrez combien vous vous sentirez plus forts à la pensée du petit trésor que vous possédez et qui s'arrondira de mois en mois.

Mes chers amis, je ne veux pas abuser plus longtemps de vos instants. Je vous remercie de m'avoir écouté avec attention et sympathie. J'augure de là le plus grand bien pour vous. Moi aussi, je serai heureux à la

pensée que vous n'êtes plus tourmentés par l'inquiétude du lendemain : que quoi qu'il arrive vous aurez comme l'on dit « quelque chose derrière vous ».

Mais je me réjouirai surtout de ce que, en vous faisant perdre le goût des choses nuisibles et vaines, je vous ai aidés à devenir des hommes sobres, rangés, réfléchis.

Car l'homme économe est toujours un homme raisonnable, pacifique et sage.  
*(D'après Od. Richemont : Le Toit rural.)*

\*

DISCOURS D'UN INSTITUTEUR  
QUITTANT UNE COMMUNE,  
LORS DU BANQUET D'ADIEU

*Monsieur le Maire,  
Messieurs les Conseillers municipaux,  
Messieurs et chers Amis,*

Je suis véritablement confus des témoignages de sympathie dont je suis aujourd'hui l'objet. Vos paroles élogieuses, Monsieur le

Maire, me touchent d'autant plus que chacun sait ici quelle autorité s'attache à votre personne et à vos actes. Je vous remercie d'avoir accepté la présidence de ce banquet et montré ainsi en quelle estime vous tenez votre ancien secrétaire de mairie<sup>1</sup>.

C'est avec un profond regret que je me sépare de vous, car votre bonté, votre bienveillance constante me rendaient la tâche particulièrement facile et agréable. Je veux aussi remercier de tout cœur M. l'Adjoint et MM. les Conseillers municipaux de X... de l'intérêt qu'ils m'ont toujours témoigné. Cordiaux et bienveillants en toute occasion, ils considéraient surtout le secrétaire de mairie comme leur collaborateur et leur ami.

Que dirai-je aussi de cette excellente population de X..., que j'aime tant, et qui pendant X années m'a donné tant de preuves d'affection et d'attachement, en échange des modestes services que j'ai pu lui rendre? Le précieux souvenir qu'elle m'offre

---

1 À l'époque, l'instituteur – ou l'institutrice (les premières institutrices prirent leurs postes dès 1885) – faisait souvent fonction de secrétaire de mairie.

aujourd'hui a pour moi une valeur incomparable, car il me rappellera à chaque instant et la ville que je quitte à regret et les amis sûrs et fidèles que j'y laisse.

Merci de tout cœur aux organisateurs de cette fête de famille qui n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine pour la rendre complète et si bien réussie.

Je n'aurai garde d'oublier les sapeurs-pompiers et les musiciens de la fanfare qui m'avaient fait les uns et les autres l'honneur de m'appeler au sein de leur conseil d'administration. Aux adhérents de la Société sportive, aux membres de la Société amicale, à tous les fonctionnaires de la République que je vois ici autour de moi et qui ne m'ont jamais ménagé leur concours le plus bienveillant et le plus empressé, à tous mes amis qui assistent à ce banquet, j'adresse mes plus chaleureux remerciements.

Je dois pourtant vous dire, Messieurs, que la peine que j'éprouve à me séparer de vous se trouve considérablement atténuée par la pensée que mon successeur est mon

excellent ami M. Z... Lorsque vous connaîtrez son dévouement professionnel, ses qualités de cœur et d'esprit, son caractère loyal et sûr, vous lui accorderez toute votre estime et toute la confiance dont il est digne. C'est dans cet espoir que je lui souhaite la bienvenue à X...

Ma dernière parole sera pour les élèves qui depuis X années sont venus s'asseoir sur les bancs de la petite école de X... et pour ceux qui y sont encore; je leur souhaite à tous l'avenir le plus riant, le bonheur le plus complet.

En terminant, Messieurs, je lève mon verre en l'honneur de votre bon et dévoué maire, M. Y..., des membres du Conseil municipal, de tous ceux qui sont présents à ce banquet et de la population de X... tout entière. Comme instituteur, je bois à l'enseignement laïque et, comme fonctionnaire républicain, à la prospérité de la France et à la gloire de la République.

*Ce discours est suivi dans l'ouvrage de celui du nouvel instituteur, qui assiste au banquet d'adieu de son prédécesseur.*

*(Aux mêmes.)*

Je ne veux pas laisser s'achever cette belle fête de famille sans remercier tout d'abord le Comité d'organisation de ce banquet pour son aimable invitation, qui m'a permis d'assister au rare et réconfortant spectacle que nous venons d'avoir sous les yeux. Cet agréable devoir rempli, vous voudrez bien me permettre, selon un mot célèbre, de libérer ma conscience.

Et pourtant mon intention n'est pas de vous faire part des impressions variées qui ont agité mon cœur depuis mon arrivée dans ce joli bourg de X... Néanmoins je ne vous cacherai pas qu'en venant chez vous j'éprouvais une crainte: celle de ne pas être suffisamment qualifié pour prendre la succession du maître distingué, à l'esprit large et averti, au caractère loyal et sûr, qu'est le héros de cette agape familiale. Et cette appréhension



je l'éprouverais encore si je n'avais reçu, dans une très aimable lettre relue bien des fois, l'assurance formelle que je trouverais au milieu de vous un accueil bienveillant et qu'on voudrait bien me faire crédit.

Mais me voilà rassuré par ces marques d'amitié, cette touchante unanimité de regrets à l'adresse de mon excellent collègue Z..., dont je partage, il le sait, les idées et les sentiments. Je sais maintenant combien il est agréable d'enseigner à X..., soutenu, réconforté par le précieux adjuvant de votre haute autorité morale, Monsieur le Maire, et le concours de toutes vos bonnes volontés, Messieurs; dans ces conditions j'espère être capable de mener à bien la triple tâche si noble, mais si délicate, de diriger l'intelligence de vos enfants vers le Vrai, d'élever leur cœur vers le Beau, de guider leur volonté vers le Bien, c'est-à-dire de former des hommes francs, éclairés, généreux, soucieux de leurs devoirs, et aussi conscients de leurs droits que respectueux des droits d'autrui. C'est pourquoi je n'éprouve plus aucun embarras pour vous affirmer ma

volonté de continuer l'œuvre de mon prédécesseur : pour y réussir, je demande le concours de tous les pères de famille, dont la collaboration m'est indispensable pour accomplir la mission qui m'est confiée. Permettez-moi de vous assurer, Messieurs, que vous pouvez compter entièrement sur moi, comme à mon tour je compte absolument sur vous.

\*

POUR L'INAUGURATION D'UNE ÉCOLE  
PROFESSIONNELLE DE JEUNES FILLES

*Mesdames, Messieurs,*

J'aurais voulu laisser à un de mes éminents collègues, mieux qualifié pour cela, le soin de vous exposer le but de l'établissement que nous inaugurons aujourd'hui.

Mais, cédant à leurs pressantes sollicitations, j'ai consenti à prendre la parole, comptant sur votre bienveillante indulgence et je vous remercie de l'attention que vous

voudrez bien m'accorder pendant quelques instants.

Je ne voudrais pas être accusé d'obscurantisme; je sais combien l'instruction est nécessaire aux femmes à l'époque où nous vivons. Mais pour éviter un excès, il ne faut pas tomber dans un pire. Or, c'est ce qu'on peut reprocher, ce me semble, la plupart du temps à ceux qui nous ont donné des méthodes pour l'éducation des jeunes filles. Autrefois on ne voulait rien leur apprendre. Aujourd'hui on veut leur apprendre trop; or, si elles sont aptes à devenir des intellectuelles, il ne faut pas en faire des cérébrales.

Par contre, on est trop porté à négliger ces arts charmants pour lesquels des doigts de la femme semblent avoir été créés, et dont la possession suffit à la maintenir dans son véritable cadre. C'est un préjugé absurde, contre lequel nous ne saurions trop nous élever, que celui dont est imbu l'esprit de la génération actuelle, à savoir que le travail manuel est une déchéance. Qui dit ouvrière peut également dire artiste; ne faut-il pas joindre à une adresse mer-

veilleuse un sens artistique exquis pour s'adonner à certains travaux féminins; ne les qualifierez-vous pas de pures artistes et n'étaient-elles pas des ouvrières ces femmes qui nous ont laissé ces admirables dentelles, travail quelquefois de toute une vie, et dont le prix est inappréciable? Ouvrières aussi, ces brodeuses aux doigts patients dont les chefs-d'œuvre ornent nos musées et dont la légende a conservé pieusement les noms, comme celui de cette Simone des Gaules, brodeuse du roi. Quelle femme de nos jours pourrait broder ces chasubles dont certains points sont perdus, telle que celle de Naintré ou la chape de Charlemagne, ou encore celle de Sion, merveille inimitable.

Dans l'établissement dont l'inauguration nous réunit aujourd'hui, des maîtres érudits apprendront à nos filles ces métiers si longtemps négligés qui leur permettront, tout en restant la joie et l'embellissement de leur foyer, d'apporter l'aide matérielle que de nos jours, hélas! l'homme est trop souvent obligé de demander à sa compagne.

DISCOURS POUR L'INAUGURATION  
D'UNE LIGNE DE TRAMWAY ÉLECTRIQUE  
(DANS UNE PETITE VILLE)

*Messieurs,*

Si nos vénérés grands-pères ressuscitaient à l'improviste, quel ne serait pas leur étonnement de voir leurs descendants réunis sur cette place, devant cette machine qui, sous les drapeaux et les feuillages dont elle est ornée, bourdonne, frémit et trépide, comme si elle attendait que le wattman lui rende la main pour s'élancer sur le ruban d'acier.

Se rendraient-ils compte à première vue de la destination de cette boîte oblongue, aux parois de verre, aux roues basses inséparables de ces lames d'acier fixées dans le sol et qui se prolongent à perte de vue dans la campagne? Oseraient-ils seulement prendre place dans cette grande caisse vitrée, sur ces coquettes banquettes de velours, eux qui ne connurent que les encombrantes, lourdes et lentes diligences?

Je crois qu'il faudrait user de beaucoup de

persuasion pour les y décider, et que de bien captieuses explications seraient nécessaires, pour leur faire admettre que cette machine va tout à l'heure rouler sans chevaux, et dévorer l'espace. Oui, ils n'y voudraient pas croire. Aucun d'eux, assurément, n'a jamais rêvé que ses petits-enfants verraient un jour pareille chose.

C'est que le progrès, Messieurs, comme ce tramway que nous admirons, marche avec une rapidité qui déconcerte toutes nos prévisions.

En effet, même sans remonter jusqu'à nos grands-parents, en nous reportant seulement au temps de notre petite enfance, que de choses extraordinaires n'avons-nous pas vu chaque jour éclore sous nos yeux : l'automobile, le téléphone, l'aviation, la télégraphie sans fil, sans compter tant d'autres merveilles ; chaque jour ou presque apporte la sienne ; c'est vraiment un temps privilégié que celui où nous vivons !

Mais il ne suffit pas d'admirer ces magnifiques découvertes en elles-mêmes ; il faut aussi les admirer dans les résultats qu'elles

ont pour le bonheur et la prospérité de l'humanité.

Pour ne parler que de ce tramway dont nous venons saluer le premier départ, voyez quels bienfaits nous en retirerons.

Jusqu'à présent, notre gros bourg restait perdu dans son isolement; situé à  $x$  kilomètres du centre de population le plus rapproché, à  $x$  kilomètres du chef-lieu, loin de toute gare, de tout bureau de poste, il était dans la France comme une île dans la mer.

Nos relations avec le reste du département, avec la France, avec le monde, étaient régies par la plus ou moins grande facilité de se procurer une carriole, un véhicule quelconque. En certaines saisons, même en payant fort cher, on n'en trouvait pas du tout de disponibles. On ne pouvait alors sortir du pays qu'à pied et, en dépit de la neige, de la pluie, il fallait effectuer ainsi tout son voyage.

La même difficulté existait, bien entendu, pour le transport des denrées, et était cause que nos petits cultivateurs ne pouvaient tirer aucun parti avantageux des produits de leur

verger, de leur jardin, de leur basse-cour.

Aviez-vous au loin un parent malade, des intérêts à sauvegarder d'urgence, une affaire à conclure rapidement? Il fallait attendre de la complaisance d'un voisin le moyen de vous rendre là où votre présence était indispensable sans délai, et vous n'y arriviez le plus souvent que trop tard, après avoir beaucoup fatigué pour perdre un temps considérable.

Aujourd'hui, Messieurs, tout cela est changé.

Grâce à cette machine qui semble si frêle et qui est si puissante, nous sommes à quelques quarts d'heure de n'importe quel centre où nous puissions être appelés. La distance désormais ne sera presque plus rien dans nos calculs. Nous pouvons aller au chef-lieu plus facilement qu'autrefois nous allions au canton, et à la capitale en moins de temps qu'il n'en fallait pour se rendre au chef-lieu.

Tant de denrées et de produits de réelle valeur, que l'on devait consommer sur place, trouvent tout à coup un débouché: le mar-



ché du chef-lieu sera toujours prêt à nous les acheter un bon prix ; et si nous n'allons pas jusqu'au commerce de là-bas, le commerce qui, jusqu'à présent, semblait nous ignorer, saura bien venir à nous.

Mais, si ce tramway, tout modeste soit-il, nous apporte un commencement d'émancipation matérielle, il sera aussi le premier instrument de notre libération intellectuelle et sociale.

Car jusqu'à ce jour, Messieurs, c'est à peine si de temps à autre nous entendions l'écho de ce qui se passait en France : il fallait que les événements fussent bien graves pour que nous les connussions au plus tôt le lendemain par les rares journaux qui parviennent ici. Maintenant, il semble que nous fassions plus intimement partie de la nation, que nous puissions nous mêler davantage à la vie des autres Français.

Ce tramway qui nous aidera à aller chez nos voisins, aidera nos voisins et même les gens de plus loin, à venir chez nous. Combien de promeneurs, d'excursionnistes de la ville n'ont jamais admiré nos campagnes à

cause de la difficulté de s'y rendre! Ils vont apprendre le chemin de notre jolie région. Cette affluence de visiteurs ne peut qu'être bonne pour nous tous. Elle donnera un essor inaccoutumé à notre commerce; elle nous amènera des visages nouveaux, nous apportera des idées nouvelles. C'est, en perspective, une heureuse transformation de notre cher petit pays.

Eh bien, Messieurs, cette transformation si heureuse, ce bien-être qui va nous échoir, cet air nouveau, large et fort, qui souffle déjà dans nos vallons, si nous sommes enchantés de voir tout cela réalisé pour notre bien commun, nous devons en remercier les hautes et bienveillantes personnalités auxquelles nous le devons.

Tout d'abord notre gratitude doit aller à Monsieur notre Député. C'est lui qui a, comme l'on dit, mis l'affaire en train. C'est grâce à ses démarches incessantes, à son zèle infatigable, que les Pouvoirs publics ont fini par s'intéresser à notre sort, ont donné les autorisations et les subventions nécessaires. Jamais, Messieurs, nous n'aurons assez de

reconnaissance à M. X... de ce qu'il a fait pour nous.

C'est au Gouvernement de la République que doivent aller ensuite nos remerciements émus; en les exprimant à M. le Préfet, son distingué représentant parmi nous, je suis heureux de lui affirmer que notre population est animée des meilleurs sentiments envers la République, et que nous sommes, tous, fiers d'être ses administrés.

Enfin, les savants ingénieurs, Messieurs les chefs de travaux qui ont construit cette belle ligne, ont droit eux aussi à nos éloges reconnaissants. Grâce à leur compétence, les travaux ont été effectués rapidement, avec une précision admirable. Aucun des riverains n'a été en quoi que ce soit gêné dans ses occupations; le nombreux personnel employé a été parfait pour les gens du pays, et a bien mérité la sympathie que nos campagnards n'ont cessé de lui témoigner.

Messieurs, excusez-moi d'avoir si longtemps retenu votre attention. J'aurais eu encore bien des choses à vous dire, mais je sens que vos regards se tournent avec impa-

tience vers notre tramway et je sens que lui-même est impatient de partir. Je lui rends donc la liberté, et je vous demande, quand il va s'ébranler, de crier tous avec moi : Vive notre député ! Vive notre tramway ! Vive la République !

\*

DISCOURS D'UN CONSEILLER MUNICIPAL  
POUR L'INAUGURATION  
D'UNE FONTAINE PUBLIQUE

*Messieurs,*

C'est un grand honneur pour moi d'avoir à vous exprimer, au nom de la ville et de la Société des Amis des Arts, notre bien sincère reconnaissance. Les artistes du département en particulier sont touchés de votre présence à cette fête d'inauguration, qui laissera un profond souvenir dans la cité.

Je laisse à de plus autorisés que moi le soin de faire l'éloge de l'œuvre sculpturale de notre éminent compatriote et ami X...

Cette allégorie fluviale, dans sa pureté de formes et de lignes, est bien la matérialisation d'un rêve digne de l'artiste que vous connaissez et que vous admirez depuis longtemps. Tout en le félicitant hautement d'avoir été si bien inspiré et d'avoir si magistralement traduit dans la pierre ses émotions artistiques, je tiens à remercier les hautes personnalités politiques et littéraires, ainsi que les représentants de la presse locale, qui viennent aujourd'hui apporter à cette œuvre le plus flatteur témoignage de leur admiration.

Je remercie tout particulièrement l'active et généreuse Société des Amis des Arts qui vient d'offrir à la ville cette fontaine décorative due au ciseau de l'un de ses enfants, et je suis certain de répondre à la pensée de tous ceux qui m'écoutent en exprimant l'espoir de voir cette œuvre d'un style impeccable classée un jour parmi les monuments historiques.

Et puisque nous en sommes à formuler des vœux, permettez-moi de souhaiter que cette belle journée soit le prélude d'autres

manifestations artistiques durables, auxquelles est acquis d'avance le concours le plus large et le plus actif de la municipalité, désireuse d'augmenter autant qu'il est en son pouvoir, le patrimoine artistique qui est une des pures gloires de notre chère France.

\*

ALLOCUTION POUR L'OUVERTURE  
D'UN CONGRÈS

*Messieurs,*

Il est bien porté de médire des Congrès et de dénoncer leur stérilité parfois un peu trop bruyante.

Qui de nous n'a cédé à ce penchant, de déplorer l'inutilité de leurs vœux. Et il est vrai que trop souvent l'opinion n'accorde à ces vœux qu'une médiocre attention. Il semble que cela n'intéresse que les Congressistes qui les ont émis. Aussi les Pouvoirs publics, la plupart du temps, s'en désintéressent-ils et n'en tiennent que peu

de compte, quand ils ne les ignorent pas tout à fait. Cependant, tout le monde peut constater que les Congrès deviennent de jour en jour plus nombreux, et réunissent un nombre d'adhérents de plus en plus grands. C'est donc que les Congrès, considérés en eux-mêmes, sont utiles. Mais il y a Congrès et Congrès. Il est tout naturel que les résultats de ceux que l'on réunit pour des objets sans importance, ne frappent l'attention de personne; et, malheureusement, de ces Congrès-là, Messieurs, il y en a trop.

Par contre, on ne saurait se plaindre de ceux qui se proposent d'examiner les questions qui sont vitales pour un pays. Ceux-là répondent à un besoin: besoin d'échanger des idées, des manières de voir, de les mettre au point, d'en tirer en quelque sorte des conclusions pratiques. Ceux-là ne passent pas inaperçus. Le public suit leurs séances, et les sphères dirigeantes cherchent des inspirations dans les vœux qu'ils formulent.

C'est que les questions qui y sont traitées n'ont pas été mises en discussion à la

légère: avant d'aborder le grand jour des débats, elles ont été étudiées sous leurs différents aspects par des hommes compétents, qui les ont « mises au point », de telle sorte qu'elles ne peuvent plus donner lieu qu'à des communications d'un ordre très élevé. Ces Congrès-là, d'ailleurs, se reconnaissent à la qualité de leurs congressistes; quand on voit des personnalités aussi distinguées que celles qui emplissent cette salle, se réunir, venir de très loin, quitter leurs occupations habituelles pour échanger directement des vues, des notions, sur un sujet, on peut en conclure que le sujet est d'importance.

En effet, Messieurs, le Congrès dont nous ouvrons les travaux est appelé à rester dans les mémoires comme l'un des plus importants qui auront été tenus à notre époque.

Vous connaissez tous le programme des questions qui lui sont soumises. Je crois inutile de vous en donner lecture. Votre bureau a reçu une quantité considérable de communications, dont l'examen sera réparti entre vos différentes commissions; quant aux communications verbales, elles seront, ou



entendues dans vos commissions, ou dites à cette tribune.

Il me reste à vous dire la conviction que j'ai, de voir sortir de vos travaux des conclusions de la plus haute importance.

Je vous remercie tous, Messieurs, d'être venus en si grand nombre à notre appel. Le public, qui suivra les comptes rendus de vos discussions, a la plus grande confiance en vos lumières. Je puis vous assurer que personne en France ne restera indifférent au résultat de la grande consultation qui vous réunit ici.

Sachant que je n'ai pas besoin de vous souhaiter bon courage, je me borne à déclarer le Congrès ouvert.

\*

DISCOURS D'UN INSTITUTEUR  
(OU D'UN MAIRE)  
POUR LE COURONNEMENT  
D'UNE ROSIÈRE

De tout temps, et chez tous les peuples, ce fut l'usage d'offrir des bouquets aux héros et aux dieux. Les fleurs consacrées aux divinités les rendaient favorables aux entreprises de leurs adorateurs. C'est ainsi que le myrte était dédié à Vénus, le pavot à Morphée, le gui au farouche Teutatès, père des Gaulois. Cette poétique coutume, renouvelée du paganisme, est en honneur chez nous et on la retrouve dans le culte catholique, où le lys et l'amandier sont déposés sur les autels de la Vierge et de saint Joseph. De même, les immortelles qui fleurissent les tombes de nos cimetières sont un emblème de résurrection que ne dédaignent pas même les incrédules. Mais je n'aurai garde, dans ce jour de fête, d'arrêter votre pensée sur un sujet attristant, et je n'ai parlé des immortelles que pour vous dire que chaque fleur a son langage symbolique. C'est ainsi que la

couronne de roses fut pour la première fois attribuée par saint Médard comme récompense de la vertu. Sans vouloir vous faire ici un cours d'histoire, je peux bien (puisque c'est l'instituteur qui parle) vous rappeler que c'est sous le règne de Chilpéric, fils de Clotaire, que vivait ce célèbre évêque de Noyon. Il fonda un prix de vingt-cinq livres à décerner chaque année à la jeune fille la plus digne; on la désignait en posant sur son front une couronne de roses: d'où le joli nom de rosière.

Cette aimable tradition d'honorer ainsi la sagesse, s'est perpétuée jusqu'à nous, et à l'exemple de saint Médard nous fêtons chaque année la jeune fille dont la vertu, l'honnêteté, le travail, le dévouement à sa famille méritent d'être cités en exemple et de recevoir la récompense que M. le Maire a le plaisir de lui remettre sous forme d'un livret de Caisse d'épargne.

C'est à vous, mademoiselle X..., que pareil honneur est échu cette année. Je vous en félicite bien sincèrement, et en souhaitant que votre exemple soit suivi par vos

cadettes, je vous remercie, au nom du Corps enseignant, d'avoir si bien mis en pratique les leçons que vous avez reçues à l'école qui, sous la direction de notre institutrice dévouée, a pour programme de former non seulement de bonnes élèves, instruites sur les différentes matières qu'il est aujourd'hui indispensable de connaître, mais surtout des femmes utiles à leur pays et qui, étant mères de famille, deviendront à leur tour de bonnes éducatrices. Votre exemple ne peut que rehausser le prestige de notre enseignement laïque, qui est bien une des plus belles et des plus fécondes institutions dont s'honore la République.

\*

DISCOURS ADRESSÉ AU GAGNANT  
D'UN PRIX AUTOMOBILE

*Mon cher Camarade,*

Au nom de la grande industrie française, nous venons vous saluer et vous dire merci, à vous qui avez ramené à notre patrie, la gloire de conquérir les lauriers dont tant d'autres nations se paraient depuis que nous avons été dépassés par les ouvriers étrangers pour leur avoir trop permis de copier nos œuvres.

Oui, vous avez droit à toute notre reconnaissance et à toute notre admiration. Car par la fécondité de votre cerveau; par votre habileté et votre science, vous avez pu mettre au point et régler ce moteur merveilleux, capable de tourner à des vitesses fantastiques sans se briser. Par votre opiniâtreté au travail, vous êtes arrivé à vaincre la matière et à la préparer à un effort magnifique; puis, sans crainte des mille dangers au milieu desquels vous vous aventuriez à la vitesse de 150 kilomètres à l'heure, vous riant des dérapages, des pneus qui éclatent, des res-

sorts qui cassent, des roues qui se détachent de la fusée; malgré toutes ces embûches, dangers mortels pour vous, avec une habileté de conducteur incomparable, avec un sang-froid magnifique, vous êtes parvenu à battre vos redoutables concurrents. Oh! oui, redoutables... et combien redoutés. Nous les craignons tous et tout bas chacun se disait qu'une fois de plus la France allait être vaincue dans cette lutte pacifique. Pendant les premiers tours de cette ronde diabolique, nous avons cru toute chance perdue. Puis, soudain, un grand frisson a parcouru toute cette foule assemblée pour vous voir: vous veniez de dépasser plusieurs concurrents devant les tribunes, avec la vitesse d'un boulet de canon. Tous les cœurs se sont mis à battre, nul ne savait comment dompter l'émotion qui l'étreignait dans l'attente de vous voir réapparaître là-bas, à l'horizon. De longues minutes s'écoulèrent au milieu d'une anxiété fébrile, puis une acclamation formidable, poussée par des milliers de poitrines et suivie d'un tonnerre d'applaudissements salua le petit point bleu que faisait

au loin sur la route votre monstre d'acier, cependant semblable à un jouet entre vos mains de maître. Vous arriviez, vous passiez en trombe, vous disparaissiez de nouveau, et, à chaque tour, vous ajoutiez une nouvelle avance. Pas un instant, votre merveilleuse voiture n'a montré de défaillance, pas un instant votre volonté de vaincre, votre foi en vous et votre machine n'a été ébranlée... et vous avez vaincu!

Oui, je vous le répète, nous sommes fiers à juste titre qu'une voiture française ait triomphé dans cette lutte, mais ce dont nous sommes plus fiers encore, ce qui fait notre orgueil, c'est que c'était un Français qui conduisait cette voiture. Non, notre prépondérance ne diminuera pas. Avec des hommes tels que vous, nous sommes sûrs de la conserver, notre industrie va prendre un nouvel essor et cela grâce à vous.

Encore une fois, je vous remercie au nom de tous.

\*

À UNE FÊTE DONNÉE  
AU PROFIT DE L'ŒUVRE  
« LES ENFANTS À LA MONTAGNE »

*Mesdames, Messieurs,*

Quel est celui qui, parcourant les quartiers populeux de notre Paris, n'a pas rencontré ces petits écoliers, enfants d'honnêtes mais modestes ouvriers, qui sagement se rendent à l'école la plus proche? N'avez-vous pas été émus, je dirai même apitoyés, par leur mine pâlotte et souffreteuse? Les filles vont lentement, conduisant à l'asile les plus petits de la nichée, que leur mère leur a confiés et avec lesquels elles commencent elles-mêmes l'apprentissage de la maternité; les garçons, plus hardis, plus turbulents, se hâtent eux aussi vers la classe. Filles ou garçons, tous portent le même stigmate, yeux fiévreux, maigreur caractéristique, lèvres blanchies par l'anémie.

Ah! j'admire les promoteurs de la repopulation; oui, il faut inciter le peuple à avoir des familles nombreuses. Mais il faut



surtout lutter contre l'effroyable mortalité qui frappe l'enfance ouvrière. Oui, repeuplons; mais surtout aidons l'enfant à vivre. Que la femme qui a souffert de mille privations et qui n'a pour vivre que le produit de son travail; que la femme qui a enfanté dans le sang et les larmes ne voie pas le fruit de ses entrailles s'étioler et mourir comme une plante poussant entre les pavés d'une de ces cours humides sur lesquelles s'ouvre la fenêtre de son triste logis.

Les œuvres scolaires de vacances sont un puissant réconfort pour les enfants qui ont eu le bonheur de pouvoir en faire partie; mais ces œuvres sont en nombre insuffisant; un enfant sur dix, peut-être, en profite. L'Œuvre des enfants à la montagne est une des meilleures que l'on puisse encourager. Combien de pauvres petits lui auront dû le salut!

Ces deux mois passés dans un air pur, avec une nourriture saine appropriée à leur âge et à leurs besoins, les régénèrent en quelque sorte, et leur donnent la force de traverser la période si critique de la croissance.

Croyez-moi, Messieurs, créer de la vie est bien ; mais conserver la vie, cela est mieux. Je connais de modestes instituteurs, des chefs d'institutions qui ne demandent pas mieux que de contribuer au sauvetage des enfants des ouvriers des villes. Malheureusement, tous étant dans une position plus que modeste, ne peuvent offrir que le logement et sont obligés de demander une rémunération pour la nourriture : une petite somme bien modeste, sans doute, mais pourtant indispensable, et que les parents ne peuvent pas toujours donner parce qu'eux-mêmes vivent au jour le jour de leur salaire.

Cette petite somme, Messieurs, c'est donc à nous de la donner. Je sais que je peux compter sur votre cœur, sur votre générosité. La moindre offrande sera accueillie par nous avec reconnaissance.

Par l'union de nos bonnes volontés, au moyen de quelques privations bien légères, nous pouvons ramener le rire sur la bouche rose des petits enfants. Nous pouvons leur donner de la santé, de la gaieté, du bonheur et des souvenirs qui rendront le logis moins

sombre, la rue moins boueuse, le cœur plus aimant.

\*

À UNE RÉUNION POUR L'AMÉLIORATION  
DU SORT DE LA FEMME

*Messieurs,*

La recherche d'une solution au problème si troublant de l'amélioration du sort de la femme, de la reconstitution du foyer, a passionné et passionnera longtemps encore l'opinion publique.

Les uns désirent pour elle le repos bi-hebdomadaire, invoquant le surmenage de la mère de famille qui travaille le dimanche encore plus qu'au long de la semaine. N'a-t-elle pas, en effet, de l'ordre à remettre dans son intérieur, des vêtements à raccommoder, du linge à blanchir, une foule de choses auxquelles elle ne peut se consacrer que ce jour-là?

D'autres entendent limiter le nombre

des heures de travail qui pourraient lui être imposées.

Or, Messieurs, tout cela est insuffisant. Il faut aux grands maux les grands remèdes. Rendons la femme à sa destination naturelle; garantissons-lui un asile, laissons-la donner en paix la vie à nos enfants; laissons-lui remplir son rôle d'épouse et de mère, sans lui demander encore des besognes exténuantes.

En adoucissant sa situation, nous améliorerons notre foyer. Que le sexe fort, dont la mission est de protéger la famille et d'aider à son développement, ne l'oblige pas, par une coupable indifférence, à poursuivre une émancipation incapable de lui donner le bonheur, mais propre à détruire en elle tout sentiment familial.

Nous ne pouvons blâmer la femme de recourir aux professions jusqu'ici réservées exclusivement aux hommes; car si elle a envahi les ateliers, les administrations, ce n'est certes pas à cause de l'agrément qu'elle y trouve, mais bien parce que, ne pouvant être ni épouse ni mère, il ne lui restait que

cette alternative: ou la prostitution ou le travail disputé à l'homme.

Il est inutile de mentionner les travaux dits féminins et qui n'assurent à la femme qu'un salaire infime. Avec les quelques sous que leur procure journellement un labeur écrasant, la plupart d'entre elles sont d'ailleurs hors d'état de subvenir à leurs besoins les plus stricts.

Pourquoi, dès lors, serions-nous surpris de la voir lutter contre nous sur le champ de bataille du travail. Notre égoïsme seul a provoqué la lutte des sexes.

Le rôle que la nature a réservé à la femme est assez beau, assez noble, pour que nous ne lui demandions pas d'en remplir un autre; nous devrions même ne songer, eu égard à la fonction sublime qui lui revient dans la société, qu'à l'entourer de notre protection, de notre admiration, de notre respect.

Rendons-lui donc la sécurité de son chez elle, afin qu'elle y revienne volontiers et ne perdons pas de vue que son intérêt, intimement lié à celui de l'enfant, l'est par conséquent à celui de notre race.

## À UN BANQUET D'ENTREPRENEURS

*Messieurs,*

Les paroles: «Quand le bâtiment va tout va» sont, plus que le vulgaire le pense, l'expression même de la vérité. Les capitalistes trouvent dans la construction un emploi plus rémunérateur de leurs fonds; en construisant des maisons, ils sont assurés d'avoir sous la main une propriété qui ne peut ni disparaître ni périr comme il arrive de certains titres ou valeurs de Bourse, lesquels, trop souvent, n'ont de réel que le nom. En faisant construire, non seulement les propriétaires conservent le pécule que la plupart d'entre eux ont péniblement amassé, mais encore ils procurent du travail à la classe ouvrière: à tous ceux qui vivent du bâtiment; et nombreuses sont les diverses industries qui en dépendent. Je profite de ce que nous sommes réunis pour parler des graves questions d'intérêt professionnel que divers Congrès ont étudiées avec le plus grand souci de l'équité. C'est tout d'abord

la crise de l'apprentissage; il est nécessaire d'envisager sérieusement les besoins de l'industrie qui manque actuellement de sujets capables, et qui demande aux éducateurs de la jeunesse de lui fournir des apprentis dont elle puisse faire de bons ouvriers. Il faut envisager également la formation du patron de demain; or, vous le savez comme moi, en faisant de bons apprentis vous ferez de bons patrons. Les bons apprentis, devenus de bons ouvriers, sauront orienter, organiser et commander la maison qu'ils seront amenés à fonder ou à acquérir.

Il s'agit aussi de faire la démonstration qu'il n'existe pas, entre patrons et ouvriers, l'antagonisme que l'on dénonce dans certains milieux. Non! Patrons et ouvriers ne sont pas des frères ennemis, patrons et ouvriers sont faits pour s'entendre dans un sentiment de dignité commune et sur le terrain de leurs intérêts mutuels.

L'hostilité dans les rapports réciproques dégénère fatalement en guerre et la guerre civile dans l'industrie ne profite à personne, si ce n'est à l'étranger; c'est souvent la ruine

pour le patron et toujours la misère pour l'ouvrier. Nos Congrès à ce point de vue aussi sont inappréciables. Le travail auquel on s'y livre développe l'esprit de confraternelle solidarité et nous avons pu maintes fois en apprécier les résultats.

Je veux aussi dire un mot sur un problème d'une portée générale, mais qui nous regarde plus particulièrement: je veux parler de celui de l'amélioration de l'habitation humaine à tous les points de vue, et notamment à ceux du bon marché, du confortable, de la solidité et de l'esthétique.

Je ne veux qu'effleurer ici ce sujet et ce sera pour vous demander de porter sur cette question la plus sérieuse attention, dans vos délibérations futures. Ceci intéresse au plus haut point les nouvelles générations et par conséquent l'avenir même du pays.

Je termine par un toast à l'union, à la concorde qui, en amenant le bien-être général dans le commerce et l'industrie auxquels nous sommes fiers d'appartenir, ne sont pas les moindres artisans qui assureront la prospérité de notre pays si plein de ressources, et



feront la gloire de la nation et de la République française.

\*

DISCOURS EN FAVEUR  
DES SUFFRAGETTES

*(Peut être dit par l'une d'elles  
ou par un homme.)*

*Mesdames,*

Le temps n'est plus où la femme devait rester confinée à son foyer; où il lui était interdit, sous peine de se voir vouée au décri public, de s'intéresser aux arts, aux sciences, de s'immiscer dans les affaires de la cité.

À peine pouvait-elle s'intéresser à celles de son mari, ou plutôt de son maître; car les lois, les mœurs, les usages, faisaient du mari un véritable maître, qui était armé de tous les droits, de toutes les prérogatives, de tous les pouvoirs, en face de sa compagne trop souvent malheureuse, et à la dot de laquelle,

dans la plupart des cas, il devait sa situation, son bien-être.

La société a évolué, les idées ont changé, les mœurs se modifient. Une ère nouvelle luit pour la femme. Déjà elle n'est plus strictement enfermée dans le cercle des choses du ménage.

Sous la protection des lois, elle peut travailler à son seul profit, commercer pour son propre compte, occuper certains emplois que, jusqu'à présent, les hommes, dans leur égoïsme, conservaient jalousement pour eux seuls. Elle peut même, si elle est vendeuse dans un grand magasin, s'asseoir quelquefois, au cours de la journée, quand elle n'a rien à faire. Et ne croyez pas que je rie, Mesdames; ce modeste succès a été plus difficile à remporter qu'une bataille. Il a fallu toute une croisade et le concours de la grande presse pour obtenir cette chose, si simple pourtant en apparence.

Aujourd'hui, donc, il est possible à la femme, par son intelligence, par son travail, de secouer la tutelle de l'homme: s'affran-

chir d'une dépendance toujours humiliante et trop souvent pénible.

Elle n'a pas abdiqué la direction du foyer, certes. Mais elle y a adjoint d'autres attributions, d'autres fonctions, par l'exercice desquelles elle conquiert peu à peu le traitement auquel elle aspire en toute justice : celui d'égale absolue de l'homme. Ce résultat, Mesdames, il ne suffit pas de nous (*ou de vous*) en féliciter : il faut en faire honneur à vos directrices ou présidentes de groupes, à vos oratrices, à vos publicistes.

Sans que rien puisse les rebuter, ni les sarcasmes, ni les procès, ni l'apathie des personnalités pourtant qualifiées pour s'intéresser à vous, ni le mauvais vouloir des pouvoirs publics, elles poursuivent en faveur de vos justes revendications une campagne admirable.

C'est à leurs efforts, c'est à leur ténacité, que vous devez d'être, moins que naguère, courbées sous la loi de l'homme.

Mais, Mesdames, ce n'est pas assez. En matière de conquêtes sociales, l'on n'a rien

conquis tant qu'il reste quelque chose à conquérir.

Or, il vous reste encore bien des Bastilles à démanteler, à enlever de vive force!

Unissez-vous, Mesdames; donnez à vos conductrices dans la lutte le concours de toute votre foi!

Vous avez, il est vrai, pénétré dans le Conseil des prud'hommes: mais vous y êtes trop peu nombreuses, à présent que toutes les femmes travaillent, peinent dans les ateliers et dans les boutiques. Vous devez avoir là la moitié des sièges. L'égalité que vous voulez réaliser l'exige.

Le tribunal de commerce continue à juger celles d'entre vous qui sont commerçantes; et il reste composé exclusivement d'hommes, contrairement à toute équité.

Au tribunal civil, vous pouvez à vrai dire être défendues par des avocates; mais vous n'y trouvez, pour juger, que des hommes: eux seuls, dirait-on, peuvent avoir le sens de la justice.

Dans les ministères, quelques rares emplois de dactylographes (des emplois

subalternes!) sont réservés à des femmes; mais une femme n'y peut remplir l'emploi de rédacteur. Et, serait-ce parce qu'il faut avoir des diplômes? Mais beaucoup d'entre nous possèdent ceux qui sont exigés: bachelières, licenciées, doctoresses, Dieu merci, ne se comptent plus dans nos rangs! Non, Mesdames, il ne s'agit pas de diplômes. On refuse de nous donner des emplois convenables, savez-vous pourquoi? Parce que nous n'avons pu accomplir de service militaire. Mais, quand nous réclamons l'honneur de servir sous les drapeaux, on nous éconduit dédaigneusement!

Dans l'armée, on veut bien de nous, mais comme infirmières volontaires. Oh, alors, on ne refuse pas notre concours. Du moment que nous ne coûtons rien, que nous acceptons de recevoir des ordres de tout le monde, nous sommes les bienvenues partout! On est bien aise de pouvoir exploiter les trésors de dévouement et de tendresse que chacune de nous porte en soi!

N'en est-il pas de même dans l'Enseignement? Là, on nous emploie volontiers;

la femme n'est-elle pas éducatrice-née? On nous emploie volontiers, mais on nous paie maigrement, et toujours moins que les hommes à égalité de savoir et de peines.

Je pourrais citer bien d'autres cas où la femme continue à être sacrifiée. Mais à quoi bon? Et pourtant, Mesdames, les services que rend une femme sont-ils moins grands, parce qu'elle n'appartient pas au sexe qualifié de fort?

N'est-il pas criant de nous faire juger, administrer, diriger uniquement par des hommes, quand la plus stricte raison démontre que nous sommes, tout autant qu'eux, capables de tenir la balance de la justice, le registre de l'administration, les rênes de la municipalité ou du gouvernement!

N'est-il pas odieux que, sous prétexte de notre faiblesse, on nous exclut d'emplois de bureaux qui ne demandent que de l'intelligence, de la ponctualité, du savoir, pour y mettre des hommes qui n'en savent pas plus que nous, et se prétendent physiquement plus forts?

Et, que d'autres abus, que d'autres injus-

tices, dont vous souffrez, éternelles résignées, et dont je ne parle pas pour ne pas vous contrister davantage!

Ah! certes, vous le verrez se lever, le jour de l'émancipation intégrale! le jour où vous serez définitivement placées au même rang que l'homme dans la vie politique et sociale. Mais d'ici-là, Mesdames, vous avez encore bien des luttes à soutenir; bien des batailles à gagner.

C'est donc avec raison que je vous crie: «Unissez-vous! L'union fait la force; et la force (au moins en ce qui nous intéresse) nous donnera le droit!»

Poursuivez sans défaillance, une à une, toutes les revendications du féminisme, et vous les verrez, l'une après l'autre, aboutir. En un mot, Mesdames, soyez des suffragettes conscientes, et vous triompherez de tout.

\*

POUR LE RETOUR  
D'UN EXPLORATEUR

*Monsieur,*

C'est avec une joie immense que nous vous voyons de nouveau parmi nous ; c'est avec une légitime fierté que vous pouvez fouler le sol de cette France, dont vous n'êtes pas le moins héroïque enfant. Pour que son nom soit connu au-delà des mers, pour tâcher d'agrandir son domaine, vous avez essuyé mille fatigues, affronté mille dangers.

Pionnier infatigable, vous avez, au prix de multiples privations, au péril souvent de votre vie, essayé de tracer la route où d'autres s'engageront à votre exemple.

Nul n'ignore ici les périls auxquels vous avez été exposé, périls que votre modestie voulait nous laisser ignorer, mais que la grande voix de la presse a portés maintes fois à notre connaissance.

Car ce ne sont pas seulement votre famille ou vos concitoyens qui sont fiers de



vous, la France tout entière est heureuse de vous savoir son enfant, de voir revivre en vous les plus brillantes traditions de sa race : le courage et la loyauté, qui ont été toujours son apanage. De tout temps, elle a aimé les hommes d'aventures : ces aventuriers, ces boucaniers, ces frères de la Côte, ces corsaires étaient comme ses enfants prodiges, mais tendrement chéris, et c'est avec indulgence qu'elle considérait leurs folles équipées. Vous avez ressuscité, en notre temps d'égoïsme et de lucre, un idéal que l'on croyait perdu de nos jours : celui qui aide à faire abstraction de ses fatigues et de ses souffrances pour tout rapporter à la grandeur et à la gloire de la Patrie.

Votre nom est désormais l'héritage de nos enfants ; il sera pour eux synonyme de courage et d'audace, et ils seront fiers d'être de votre race. Nous espérons vous garder longtemps parmi nous. Je ne dis pas : toujours ; votre vaillance et votre activité s'accommoderaient mal, je le crains, d'un repos trop prolongé. Mais vous vous devez à vous-même, vous devez à notre affection

de vous reposer au milieu d'amis, dont la sympathie vous aidera à regagner les forces dépensées au service de la Patrie.

\*

À UNE AVIATRICE  
DANS LA LOCALITÉ  
OÙ ELLE A ATTERRI

*Madame,*

Lorsque, dans l'azur radieux, nous vous avons aperçue comme une chose presque imperceptible se dirigeant vers nous, nous nous sommes demandé si ce n'était pas là quelque oiseau d'une espèce inconnue ou, comme dans les temps bibliques, un messager céleste envoyé par le ciel à la terre.

Les deux hypothèses étaient justes : ce qui nous arrivait était bien un oiseau né sur le sol français et, de plus, un messager d'espoir, un nouveau défenseur pour la Patrie. Des temps nouveaux luisent pour nous, et c'est par des aviateurs comme vous, Madame,

que se réalise une des plus hardies manifestations du dieu « Progrès ».

Quant à vous, surmontant la faiblesse inhérente à votre sexe, vous avez affronté courageusement les dangers que les plus braves ne regardent pas sans frémir.

Quel avenir est réservé à ce beau pays de France, où la femme devenue l'égale de l'homme, sinon par la force, du moins par l'audace, sera désormais sa compagne dans ses travaux, sa collaboratrice !

N'ayant pu, jusqu'à présent, faire accepter sur la terre l'égalité de droit dont elle est digne, elle veut du moins l'imposer dans les airs.

Nous vous souhaitons, Madame, dans la noble carrière que vous avez embrassée, tous les succès que vous méritez.

Et, en attendant que vous alliez tomber du ciel dans d'autres communes, laissez-moi vous remercier d'avoir, aujourd'hui, honoré la nôtre de votre visite.

\*

DISCOURS DU PRÉSIDENT  
D'UNE SOCIÉTÉ DE LIBRES-PENSEURS  
AUX OBSÈQUES DE L'UN DES MEMBRES

*Mesdames, Messieurs,*

Une fois de plus la terre s'ouvre pour se refermer à jamais sur un des nôtres: le citoyen X... n'est plus. Républicain de vieille date, libre-penseur éclairé, il n'a pas voulu qu'un membre de quelque religion que ce fût l'accompagnât à sa dernière demeure. Sa famille, respectueuse de ses dernières volontés, a satisfait son désir en lui assurant des obsèques civiles. En s'adressant à nous, Société de libre-pensée du canton de Z..., elle savait rencontrer des âmes sœurs: nous la remercions d'avoir bien voulu nous confier la mission de remplacer au bord de cette tombe ceux qui depuis trop longtemps exploitent la crédulité de leurs faibles compatriotes, qui ne voyaient jusqu'ici que par les yeux de leurs prêtres. Mais la Science et l'Instruction viennent démentir tous les dogmes, détruire toutes les anciennes

superstitions. La génération actuelle ne veut plus se contenter de croire aveuglément, elle veut se rendre compte, car nous savons que la croyance de nos pères n'était faite que de leur ignorance. Tant pis pour ceux dont l'intérêt est de maintenir leurs semblables dans les ténèbres de l'erreur. Conscients de nos destinées, nous ne voulons plus être un bétail que conduisent de mauvais bergers, mais des hommes libres.

Homme, X... le fut dans toute la noble acception du mot. Né en, etc. (*retracer la vie du défunt*).

Au nom de la Société de la libre-pensée de Z..., au nom de tous ceux qui vous ont connu, c'est-à-dire au nom de tous ceux qui vous ont aimé, citoyen X..., nous présentons à votre famille éplorée nos sentiments de profonde condoléance et nous vous adressons le suprême adieu, que nous avons reçu la douloureuse mission de prononcer ici sur votre tombe à jamais close.

\*

À UNE RÉUNION PÉDAGOGIQUE  
POUR LA PROPAGATION  
D'UNE LANGUE UNIVERSELLE

*Messieurs,*

À une époque où il est tant question d'instruction publique et militaire, n'est-il pas navrant de voir enrôler encore en France, chaque année, 12 000 à 15 000 conscrits complètement illettrés? Pour deux années de service, ce sont 25 000 à 30 000 demi-valeurs à faire lourdement entraîner par leurs camarades. Qu'il y ait autant de soldats n'en sachant guère plus, et c'est une formidable armée de 50 000 à 60 000 hommes que l'Allemagne peut ne pas redouter, car elle lui oppose son «instituteur de 1870», lequel, mieux soutenu que le nôtre dans sa situation et sa considération personnelles, peut se consacrer davantage à son mandat et préparer plus sûrement à la lutte future les jeunes générations confiées à son zèle.

Ne faudrait-il pas être antipatriote pour retarder l'application du principal remède

à apporter à ce redoutable état de choses, et qui consiste non pas certes en solennels discours et programmes politiques, mais en simples et obscurs procédés de la pédagogie moderne.

La dure leçon de 1870 ne nous servira-t-elle à rien? Les Allemands viendront-ils encore une fois envahir méthodiquement notre pays, cartes en main, tandis que beaucoup de nos soldats ne sauront ni s'orienter, ni avancer, ni reculer, autrement qu'en moutons de Panurge? De toute urgence, instruisons mieux les classes laborieuses. Faisons-leur gagner sur les vieilleries orthographiques, qui ne peuvent intéresser que les lettrés, le temps précieux réclamé par les œuvres post-scolaires, par leur apprentissage et leur éducation professionnelle. C'est pourquoi je viens ici parler de la langue universelle connue sous le nom de...

Le voilà, le moyen d'instruire rapidement. Au point de vue pédagogique, la langue universelle apporte la joie aux élèves, à leurs maîtres et maîtresses, en simplifiant considérablement l'étude des grammaires

actuelles et tous les devoirs élémentaires de rédaction. Sur les cahiers scolaires, elle supprime les trois quarts au moins des fastidieuses et inutiles corrections orthographiques à l'encre rouge qui n'ont jamais servi qu'à brider l'initiative des maîtres, et à maintenir déplorablement une bonne moitié de la nation dans l'éternelle ignorance de sa langue.

Or, s'il est si malaisé de faire connaître suffisamment le français dans la métropole, comment l'implanter aux colonies, à l'étranger, partout où rayonnent notre commerce, notre industrie, et où les consuls et l'Alliance française se lamentent de ne pouvoir le répandre plus complètement.

Eh bien, que l'on mette au service de la France cette arme intellectuelle qu'est une langue universelle. Rien ne pourra altérer son efficacité : ni les passions humaines, ni les guerres, ni l'inclémence des saisons, ni les catastrophes maritimes, ou terrestres, ou aériennes.

Patrimoine sans rival qu'elle ne sera pas seule à posséder et qui fera plus que les



meilleures alliances pour la paix universelle! En quelques années, ce patrimoine pourrait être partagé entre toutes les familles, et non seulement servir pour tirer la jeunesse retardataire de l'ignorance, mais encore pour former dans le personnel universitaire, dans le corps des officiers, dans la population intellectuelle, dans le commerce et toutes les affaires extérieures des cerveaux qui penseront et pourront s'entendre dans une langue commune. Ah! certes, Messieurs, la diffusion de ce nouveau langage n'est pas œuvre administrative: il doit s'imposer pacifiquement, de proche en proche, par le bon vouloir de tous et de chacun. Les institutions qui s'établissent ainsi sont les plus durables. Qu'on ne l'oublie pas!

Un ministre de l'Instruction publique s'écriait naguère, au milieu d'unanimes applaudissements: «Ce sont les œuvres d'initiative privée qui permettent à l'action officielle de donner des résultats.» Et Pestalozzi<sup>1</sup> avait raison de dire: «L'avenir

---

1 Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827), pédagogue et penseur suisse, pionnier de la pédagogie moderne (*NdE*).

des nations est dans les écoles du peuple.»

J'ai donc bon espoir dans le triomphe de la langue que je vous demande d'adopter, et de faire adopter autour de vous.

\*

TOAST À UN AMI QUI VIENT D'ÊTRE  
NOMMÉ CHEVALIER DE LA LÉGION  
D'HONNEUR

*Mon cher Ami,*

Vous ne douterez certainement pas que ce fut dans le cœur de tous les amis ici présents une véritable joie, lorsque fut connue la promotion de la Légion d'honneur où vous figurez si dignement.

Notre attente d'ailleurs ne pouvait être déçue : la haute distinction dont vous venez d'être l'objet est, en effet, la juste récompense de services aussi éclatants que nombreux ; c'est le prix d'une vie de dévouement et de travail et vos incontestables mérites ne pouvaient recevoir que le noble salaire

réservé aux hommes d'élite dont vous venez de grossir la glorieuse phalange.

Dois-je rappeler ici que, contrairement à une opinion erronée et fausement répandue, la Légion d'honneur ne fut pas créée exclusivement pour ceux qui, de par leur carrière même, doivent affronter les périls du champ de bataille.

Napoléon, lorsqu'il fonda cet ordre, en ouvrit les portes, non seulement aux militaires, mais aux artistes, aux savants, tels Gérard et Gros, Monge, Cuvier, Laplace et Lagrange, par exemple, et ce fut lui-même qui désigna comme grand-chancelier un illustre mais très modeste naturaliste : j'ai nommé Lacépède.

Portez donc fièrement, cher ami, cet insigne de gloire et croyez que ce nous est un honneur et une joie d'accrocher à votre poitrine la croix blanche et verte au ruban rouge : elle ne saurait jamais trouver meilleure place.

\*

TOAST D'UN OUVRIER À SON PATRON  
POUR LE JOUR DE SA FÊTE

*Cher Patron,*

Ce n'est pas un devoir de bienséance, encore moins une vaine cérémonie, qui nous réunit autour de vous, c'est un profond sentiment de reconnaissance.

Comment ferions-nous pour oublier tous les titres que vous avez à notre respectueuse affection ?

Nous ne rappellerons pas les encouragements de toutes sortes par lesquels vous nous soutenez dans notre labeur quotidien, votre esprit de justice et d'équité, dont chacun de nous a reçu des preuves, la bienveillante condescendance que vous montrez dans tous vos rapports avec nous.

Ce n'est que la moitié de la tâche actuelle d'un patron qui, comme vous l'avez toujours fait, ne sépare pas ses intérêts de ceux de ses ouvriers, et qui se considère comme le chef d'une grande famille.

Aujourd'hui que toutes les industries

subissent une crise qui amène la ruine de tant de grandes maisons, vous, le patron vigilant, vous êtes constamment sur la brèche pour lutter victorieusement et tenir tête à nos rivaux, pour rechercher les perfectionnements sans lesquels l'attention du public se détournerait de notre cher établissement.

Nous n'ignorons pas, cher Patron, que tant que vous aurez la santé, vous ne faillirez pas à cette tâche, du succès de laquelle dépend pour nous le pain quotidien ; aussi nous nous associons de cœur à vos préoccupations et à vos travaux.

Croyez, cher Patron, que ce n'est pas seulement l'intérêt qui nous inspire ces sentiments, mais une affection reconnaissante pour votre famille.

Nous sommes heureux, à l'occasion du nouvel an (*ou de la saint X...*) de venir vous exprimer ces sentiments et vous dire que nous avons la ferme et unanime résolution de travailler de concert avec vous pour soutenir et développer la prospérité de cette grande maison (*nom de la maison*) à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

RÉPONSE D'UN PATRON AU TOAST PORTÉ  
PAR UN EMPLOYÉ DE SA MAISON

*Mes chers Amis,*

Je ne suis pas un orateur, je ne vous ferai donc pas un long discours : d'ailleurs l'émotion sincère et très réelle que me causent votre délicate attention et les paroles vraiment trop louangeuses de votre camarade X..., ne me le permettraient pas.

Je me bornerai donc, en cette heureuse circonstance qui nous réunit aujourd'hui, à vous adresser tous mes remerciements et l'assurance que je garderai longtemps – toujours – le souvenir de cette si cordiale réunion.

Aussi, comme je veux que chacun de vous le conserve également, et de façon durable, je profite de l'heureuse occasion qui m'est offerte pour vous dire que depuis un certain temps je songe à améliorer la situation de chacun de vous, et que l'année ne s'écoulera pas sans que cette légitime satisfaction vous soit accordée.

En agissant ainsi, je ne ferai d'ailleurs que mon devoir : il faut que ceux qui ont été à la peine soient aussi à l'honneur, et je sais trop quels précieux collaborateurs vous êtes, vous et vos distingués chefs, pour ne pas apprécier votre mérite et vos qualités de dévouement et de travail à leur valeur.

Je lève donc mon verre à votre santé ainsi qu'au bonheur de tous les vôtres.

\*

TOAST D'UN VIEUX SOLDAT  
À UN BANQUET DE JEUNES CONSCRITS  
PARTANT POUR LE RÉGIMENT

*Mes chers Enfants,*

C'est avec envie que je vous contemple, si pleins de joie, de bonheur, d'espérance; vous allez partir pour le régiment, dans quelques jours vous aurez revêtu pour trois années le bel uniforme du soldat français.

Permettez, mes chers Enfants, à un ancien de lever son verre en votre honneur,

de boire à vos futurs galons, car tous, je le sais, vous êtes pleins d'émulation pour remplir le noble devoir de servir la Patrie.

Jeunes conscrits, souvenez-vous qu'en entrant au régiment vous prenez l'engagement de vous consacrer tout à ce devoir; souvenez-vous des anciens restés au pays, songez que nous l'avons tous rempli avec dévouement, avec courage.

Plusieurs de vos amis, de vos parents, l'ont fait jusqu'au sacrifice de leur vie et avec ce souvenir dans le cœur, je suis certain que l'heure du danger vous trouvera prêts à répondre: présent!

Je bois, mes Enfants, au drapeau que nous avons défendu et qu'aujourd'hui nous vous confions, je bois à la France!

\*



INAUGURATION D'UN MONUMENT  
EN L'HONNEUR  
DES SOLDATS MORTS  
POUR LA PATRIE

*On suppose que, dans une petite ville, un Comité d'initiative privée s'est formé dans le but d'élever, à l'aide des souscriptions des habitants, un monument de cette nature; lorsqu'il est achevé, le président du Comité en fait solennellement la remise au maire, ce qui donne lieu à un échange de discours. Que le monument soit dû à l'initiative privée ou à celle de la municipalité, l'un ou l'autre des discours ci-après peut être prononcé pour l'inauguration, avec cependant les variantes ou les modifications que comportent les circonstances, et que l'orateur saura certainement lui faire subir.*

## Discours du Président du Comité

*Monsieur le Maire,  
Messieurs les Membres du Conseil municipal,  
Chers Concitoyens,*

Au nom du Comité France dont je suis le président, j'ai l'honneur de remettre à la municipalité de X... ce monument que nous avons fait exécuter dans le but de perpétuer le souvenir des enfants de cette commune qui sont tombés sur les champs de bataille en défendant la France, la Justice, le Droit, la Liberté.

En prenant l'initiative de cette œuvre, nous n'avons pas cru, Messieurs, empiéter sur les attributions de nos élus; nous les savons plus qualifiés que nous pour décider de ce qui intéresse l'administration de notre ville. Mais, ici, il s'agissait d'une manifestation d'un ordre tout particulier, à laquelle l'action officielle devait rester étrangère et qui ne devait émaner que du cœur de nos concitoyens. C'est pourquoi nous

avons formé, entre nous, ce Comité au nom duquel je m'exprime en ce moment.

Or, Messieurs, il nous a suffi d'annoncer sa formation et son but pour voir affluer aussitôt les félicitations, les encouragements et les souscriptions. Du plus pauvre au plus fortuné, tous les habitants ont contribué à l'érection du monument que je vous offre. C'est que tous ont compris ce qu'il devait symboliser : tous ont compris qu'il devait être la glorification de nos morts, et qu'il resterait comme une chose sacrée que la commune serait fière de montrer.

En se sacrifiant pour la France, c'est-à-dire pour nous tous, nos fils ont vu ce que leur dévouement avait de nécessaire ; ils n'ont pas vu, ils ont dédaigné de voir ce qu'il avait de sublime. Mais nous l'avons vu, nous, qui de loin les suivions du cœur dans les attaques ; qui, par la pensée, vivions avec eux, tantôt dans la boue glaciale des tranchées, tantôt dans l'ouragan formidable des bombardements. Nous savions combien il leur fallait avoir le cœur haut placé, pour rester confiants et résolus au milieu

des misères de toute nature de cette guerre interminable.

Qui ne se rappelle l'inquiétude qui nous tenaillait aux jours tragiques où les ruées irrésistibles des barbares emportaient nos défenses, rompaient nos lignes? Avec quelle impatience, alors, nous attendions le communiqué quotidien! Avec quelle angoisse nous guettions l'arrivée du facteur! Mais trop souvent, hélas, le premier, par son ambiguïté, ne nous ménageait qu'une déception de plus; trop souvent, le facteur apportait la nouvelle que, sans se l'avouer, on ne cessait dans chaque famille de redouter.

Oui, Messieurs, quel est celui qui, alors, n'a pas tremblé de crainte pour ceux du front; n'a pas frémi d'orgueil, ensuite, au récit des contre-offensives victorieuses de nos armées; et n'a pas pleuré, en apprenant la mort de quelqu'un des jeunes hommes qu'il avait vus grandir, et qui, à la mobilisation, étaient partis du village en chantant!

C'est pendant ces heures terribles que l'idée de l'érection de ce monument nous est

venue. Nous avons voulu que la postérité y reconnaisse la part qui, dans la gloire dont se sont couverts en commun les soldats de la France, revient aux nôtres, à ceux d'ici.

Que leurs actes aient été cités à l'ordre du jour, ou que leur mort ait été obscure; que leurs restes aient été recueillis, ou qu'ils dorment leur dernier sommeil dans on ne sait laquelle des grandes fosses communes du front, nous avons voulu leur donner cette récompense posthume, qui est en même temps un témoignage de notre amour.

Voilà, Monsieur le Maire, la signification de ce monument que nous vous remettons.

Nous souhaitons que sa présence entretienne dans la commune le respect et l'admiration pour ceux qui sont morts au champ d'honneur, l'union entre tous les citoyens, l'amour de la France!

Achévé d'imprimer  
en mai 2023  
pour le compte du Club Samizdat,  
hébergé par  
les Éditions Deleatur  
Le Ponteil  
05310 Champcella  
ISBN 978-2-86807-345-7  
Dépôt légal : mai 2023  
[www.deleatur.fr](http://www.deleatur.fr)

**Tirage : 100 exemplaires**

Impression UE.

*Tous droits réservés.*